

SOCIETE CHATEAUBRIAND

A MES AMIS

Par Guy Berger

Alors que la pandémie du Coronavirus (Covid 19) nous contraint, compte tenu de notre âge, des instructions du chef de l'Etat et de la simple sagesse, à rester confinés dans nos bureaux ou bibliothèques, je me permets de vous conseiller quelques lectures qui vous permettront de relativiser notre infortune présente et de percevoir que le monde moderne a, tout de même, quelques avantages. Nous savons que nous descendons d'hommes et de femmes qui ont subi des épreuves, guerres ou épidémies, généralement bien plus graves que celle, certes très sérieuse, que nous devons traverser aujourd'hui. Et pensons à ce qu'écrivait Pascal : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre » (*Pensées*, B. 139, S. 168).

A tout seigneur, tout honneur, commençons par Chateaubriand. Il a consacré au thème des épidémies deux chapitres des *Mémoires d'outre-tombe* : les chapitres 14 et 15 du livre XXXIV, dans l'édition de Jean-Claude Berchet (Pochothèque, tome 2, pp. 539-546). Le premier de ces chapitres est intitulé *Pestes*. Chateaubriand y rappelle que « la peste noire du quatorzième siècle, connue sous le nom de la *mort noire*, prit naissance à la Chine : on s'imaginait qu'elle courait sous la forme d'une vapeur de feu en répandant une odeur infecte. Elle emporta les quatre cinquièmes des habitants de l'Europe ». Comme à son habitude, Chateaubriand exagère un peu les données chiffrées. Mais il semble bien que l'Europe perdit alors un bon tiers de sa population, ce qui était déjà considérable. Sur le territoire de la France d'aujourd'hui la population régressa de 17 à 10 millions d'habitants. Cette baisse de la pression démographique eut d'ailleurs des conséquences économiques plutôt heureuses en accroissant la rémunération du travail devenu rare, ce qui incita à mieux l'organiser et à perfectionner l'équipement.

Notre auteur poursuit son évocation d'autres épidémies, en mentionnant des pestes des XVI^e et XVII^e siècles et surtout la peste de Marseille en 1720 au cours de laquelle s'illustra par son courage et son dévouement l'archevêque, Mgr de Belsunce. Chateaubriand fait un tableau saisissant de cette dernière épidémie : « Les portes de la ville et les fenêtres des maisons furent fermées. Au milieu du silence général on entendait quelquefois une fenêtre s'ouvrir et un cadavre tomber ; les murs ruisselaient de son sang gangrené, et des chiens sans maître l'attendaient en bas pour le dévorer. Dans un quartier dont tous les habitants avaient péri, on les avait murés à domicile, comme pour empêcher la mort de sortir. De ces avenues de grands tombeaux de famille, on passait à des carrefours dont les pavés étaient couverts de malades et de mourants étendus sur des matelas et abandonnés sans secours. Des carcasses gisaient à demi pourries avec des vieilles hardes mêlées de boue ; d'autres corps restaient debout appuyés contre les murailles, dans l'attitude où ils étaient expirés ».

Le second de ces chapitres des *Mémoires d'outre-tombe*, *Le choléra*, daté de mai 1832, évoque un événement tout récent, l'épidémie de choléra qui en 1831-1832 emporta à

Berlin Hegel, le grand philosophe de l'Université (mort le 14 novembre 1831), et à Paris Casimir Perier, le président du conseil (mort le 16 mai 1832). Chateaubriand qui a vécu à Paris ces moments en fait un symbole des temps nouveaux, ceux qui ont suivi les révolutions démocratique et industrielle. Il évoque les cérémonies qui auraient eu lieu autrefois à travers Paris : « Les saintes reliques promenées autour de la ville, précédées de la longue procession des divers ordres religieux, confréries, corps de métiers, congrégations de pénitents, théories de femmes voilées, écoliers de l'Université, desservants des hospices, soldats sans armes ou les piques renversées, le *Miserere* chanté par les prêtres ... ». Aujourd'hui : « Rien de tout cela ; le choléra nous est arrivé dans un monde de philanthropie, d'incrédulité, de journaux, d'administration matérielle. Ce fléau sans imagination n'a rencontré ni vieux cloîtres, ni religieux, ni caveaux, ni tombes gothiques ; comme la terreur en 1793, il s'est promené d'un air moqueur à la clarté du jour, dans un monde tout neuf, accompagné de son bulletin qui racontait les remèdes qu'on avait employés contre lui, le nombre des victimes qu'il avait faites, où il en était, l'espoir qu'on avait de le voir encore finir, les précautions qu'on devait prendre pour se mettre à l'abri, ce qu'il fallait manger, comment il était bon de se vêtir ».

Après avoir raconté un accès de fièvre qui, une nuit, le fit « se sentir attaqué » et le laissa « brisé dans un état de malaise », Chateaubriand pose, pour conclure, une question étrange mais qu'il est impossible d'éluder : « Si tous les hommes, atteints d'une contagion générale, venaient à mourir, qu'arriverait-il ? ». Sa réponse est simple : « Rien : la terre dépeuplée, continuerait sa route solitaire, sans avoir besoin d'autre astronome pour compter ses pas que celui qui les a mesurées de toute éternité... nos petits travaux, nos villes, nos monuments seraient remplacés par des forêts rendues à la souveraineté des lions ; aucun vide ne se manifesterait dans l'univers. Et cependant il y aurait de moins cette intelligence humaine qui sait les astres et s'élève jusqu'à la connaissance de leur auteur ». On peut se demander si cette réponse en forme de rêve écologiste est, en dépit du « cependant », tout à fait chrétienne.

Notre ami, le professeur Jacques Rouëssé, membre de l'Académie nationale de médecine, avait attiré notre attention sur ces deux chapitres des *Mémoires d'outre-tombe*, dans la communication qu'il avait présentée à la Société Chateaubriand le 14 mars 2015 sur *Chateaubriand et la médecine de son temps (Bulletin de la Société Chateaubriand, n° 58, pp. 11-25)*.

XXX

Dès les premières lignes de ces deux chapitres, Chateaubriand, suivant une démarche courante chez lui, montre que ce thème des épidémies a trouvé, en tant que motif littéraire, son origine dans l'Antiquité, en l'espèce dans la description par Thucydide de la « peste d'Athènes en 431 avant notre ère » : « Thucydide nous a laissé du fléau de l'Attique une description copiée chez les anciens par Lucrèce, Virgile, Ovide, Lucain, chez les modernes par Boccace et Manzoni ».

Il faut effectivement relire les pages géniales de Thucydide au livre II, paragraphes 47 à 54 de *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse*. De cette première description d'une épidémie,

datant des dernières décennies du cinquième siècle avant J.C., Jacqueline de Romilly a donné une traduction superbe (Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1990).

Thucydide (463-400 avant JC) commençait son tableau en montrant la diffusion géographique de la maladie et en exposant sa doctrine médicale. Cette page en fait un disciple d'Hippocrate et de l'École de Côs, pour qui seule une observation attentive et sans a priori des maladies permettait d'en connaître les symptômes et d'en prévoir l'évolution : « Le mal fit, dit-on, sa première apparition en Ethiopie, dans la région située en arrière de l'Égypte. Puis il descendit en Égypte, en Lybie et dans la plupart des territoires du Grand roi de Perse. Athènes se vit frappée brusquement, et ce fut d'abord au Pirée que les gens furent touchés... Je laisse à chacun – médecin ou profane – le soin de dire son opinion sur la maladie en indiquant d'où elle pouvait vraisemblablement provenir... Pour moi, je dirai comment cette maladie se présentait, les signes à observer pour pouvoir le mieux, si jamais elle se reproduisait, profiter d'un savoir préalable et n'être pas devant l'inconnu : voilà ce que j'exposerai – après avoir, en personne, souffert du mal, et avoir vu, en personne, d'autres gens atteints » (p. 270). « Ne pas se trouver devant l'inconnu », c'est ce que n'ont pas cessé de souhaiter les médecins. Les pages très denses d'analyse clinique qui suivent conduisent à penser que cette épidémie n'était pas celle d'une peste, au sens moderne du mot, mais plutôt une forme grave de rougeole ou un typhus, peut-être aussi un virus qui a disparu. La peinture de la ville où les morts s'entassaient est impressionnante. « Un détail révéla que cette épidémie était sans rapport avec les maux courants : c'est que les animaux susceptibles de manger la chair humaine, oiseaux ou quadrupèdes, malgré le nombre des cadavres laissés sans sépulture, ou bien n'en approchaient pas, ou bien, s'ils y goûtaient, en mouraient » (p. 272). La mortalité semble avoir été élevée. Un peu plus loin, au livre III § 87, Thucydide donne des nombres laissant supposer qu'Athènes perdit alors près du tiers de sa population. Il note que quatre ans plus tard, en 427-426 avant J. C., l'épidémie frappa une deuxième fois. « Elle n'avait jamais vraiment cessé, il n'y avait eu que quelque répit » (p. 347). Ce fut une cause durable d'affaiblissement de la cité et l'auteur de *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse* y voit une des raisons, mais pas la seule, de l'échec final d'Athènes à constituer un empire formé d'un groupement de cités sujettes.

Chateaubriand considère dans les *Mémoires d'outre-tombe* que Thucydide, comme Hippocrate, voyait dans cette épidémie « le feu de la colère céleste » (chapitre 14 précité). A vrai dire, rien dans le texte de Thucydide ne permet de penser que l'ancien stratège d'Athènes souhaitait donner à ce fléau une explication surnaturelle. Au contraire, on a vu qu'il refusait, par principe, de s'aventurer sur ce terrain. Comme Hippocrate, il jugeait vain de rechercher des causes cachées des maladies, des causes se situant au-delà de celles que l'on pouvait observer chez les malades. Dès le début de son récit, il constatait, en outre, que les prières aux dieux ne servaient à rien : « Les supplications dans les sanctuaires, ou le recours aux oracles et autres possibilités de ce genre, tout restait inefficace : pour finir, ils y renoncèrent » (p. 270). Thucydide ne croyait pas que les dieux aient un rôle actif dans l'histoire soit pour punir les coupables, soit pour sauver les innocents.

Néanmoins, il ne se désintéressait pas des effets moraux de cette épidémie. Il consacra tout un paragraphe (le § 53) à étudier le changement des attitudes et des comportements dans

la société. Le ton de cette analyse positive était pessimiste : « D'une façon générale, la maladie fut, dans la cité, à l'origine d'un désordre moral croissant. L'on était plus facilement audacieux pour ce à quoi, auparavant, l'on ne s'adonnait qu'en cachette : on voyait trop de retournements brusques, faisant que des hommes prospères mouraient tout à coup et que des hommes hier sans ressources héritaient aussitôt de leurs biens. Aussi fallait-il aux gens des satisfactions rapides, tendant à leur plaisir, car leurs personnes comme leurs biens étaient, à leurs yeux, sans lendemain. Peiner à l'avance pour un but jugé beau n'inspirait aucun zèle à personne, car on se disait que l'on ne pouvait savoir, si avant d'y parvenir, on ne serait pas mort... Crainte des dieux ou loi des hommes, rien ne les arrêtait : d'une part, on jugeait égal de se montrer pieux ou non, puisque l'on voyait tout le monde périr semblablement, et, en cas d'actes criminels, personne ne s'attendait à vivre assez pour que le jugement ait lieu et qu'on ait à subir sa peine » (p.273).

Comme Chateaubriand l'a bien vu, le premier des grands écrivains latins qui ait abordé ce thème des épidémies a été Lucrèce (99-55 avant JC). Ce thème a même trouvé dans son œuvre, le *De Natura rerum*, une place éminente. Le livre VI et dernier de ce poème, que Cicéron et son frère Quintus éditèrent vers 50 avant J.C., se termine en effet par 196 vers où il est longuement traité.

Le poème de Lucrèce était adressé à Caius Memmius, un patricien, prêteur en 58 avant J.C., gouverneur de la province de Bithynie en 57, protecteur de plusieurs poètes dont Catulle. D'abord partisan de Pompée, il s'était rallié à César, et mourut en exil à Athènes. Il y avait acquis la propriété où avait vécu Epicure deux siècles plus tôt. Le *De Natura rerum* avait pour objet de convaincre C. Memmius, dont Lucrèce était un ami, de l'intérêt et des bienfaits de l'enseignement d'Epicure. Selon Lucrèce, cette philosophie était seule capable, si elle était bien comprise, de permettre à ceux qui la suivaient de trouver « la paix de l'âme ». « Par ses paroles de vérité, Epicure purifia les cœurs... C'est en vain, la plupart du temps, comme il le démontra, que le genre humain roule dans son cœur une mer funeste de soucis » (Livre vi, v. 23 et 32-33). A la fin du poème, qui a commencé, au livre I, par une invocation à Vénus, protectrice des Romains, patronne des Memmii, le livre VI se propose d'expliquer de façon rationnelle un certain nombre de faits qui se produisent dans le monde et qui généralement terrorisent les mortels. Le poète passe alors en revue les phénomènes météorologiques (tonnerre, éclairs, foudre, tornades), les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les crues et les inondations, enfin les maladies et les épidémies. « La terreur de l'âme, ses ténèbres, ce ne sont ni les rayons du soleil ni les traits brillants du jour qui doivent les disperser, mais la vue de la nature et son explication (sed naturae species ratioque) » (livre vi, v. 38-40).

La plus grande partie du texte concernant les maladies et les épidémies est une reprise en vers latins de la description de la « peste de l'Attique » rédigée un peu plus de trois siècles plus tôt par Thucydide. Lucrèce s'y réfère expressément : « Jadis, cette forme de maladie, ce souffle mortifère rendit les campagnes de Cécrops pleines de morts, désertifia les routes, vida la ville de ses habitants. Venant du fond de l'Egypte où il était né, ayant parcouru un grand espace aérien et les plaines marines, il finit par s'étendre sur tout le peuple de Pandion ... »

(livre vi, v. 1135-1139). Chateaubriand a raison de dire que Lucrèce a « copié » Thucydide. Il faut, pour bien le percevoir, relire ces vers du poète latin après avoir lu la prose de l'historien grec. La traduction de Jackie Pigeaud dans le volume *Les Epicuriens* de la Bibliothèque de la Pléiade est pour cela à recommander car elle est proche du texte latin dont elle s'attache à rendre les nuances. Elle nous montre bien les difficultés qu'eut Lucrèce pour exprimer sa pensée avec le vocabulaire latin, dans le carcan des hexamètres dactyliques (Paris, Gallimard, 2010).

Mais la philosophie de la nature de Lucrèce n'était pas celle de Thucydide. Alors que ce dernier refusait explicitement de chercher des causes profondes à la maladie qu'il se contentait d'observer cliniquement, Lucrèce introduisit sa description en posant clairement la question de la cause (ratio) des maladies et des épidémies : « Quelle est la cause de la maladie et d'où, soudain, une force morbide naît-elle qui peut aviver un désastre mortifère (mortiferam cladem) pour le genre humain et les troupeaux de bétail ? » (livre vi, v. 1087-1089). Le choix des mots était révélateur. Le langage médical était alors grec. La notion d'épidémie est exprimée en latin par un terme du langage militaire romain, clades mortifera, qui signifiait la déroute qui entraîne la mort des vaincus. Un peu plus loin (v. 1095), Lucrèce introduira le terme de peste (pestilens) pour caractériser l'effet de la diffusion d'une maladie. On ne le trouve guère que chez lui. La réponse du poète latin à la question qu'il avait posée était un rappel de la théorie des atomes qu'il avait développée dans les premiers livres du *De Natura rerum* : « Il existe des semences (semina) de beaucoup de choses qui sont vitales pour nous et en revanche, nécessairement, il en est, porteuses de maladie et de mort, nombreuses à voler. Quand, par hasard, elles se trouvent réunies et ont corrompu le ciel, l'air devient morbide » (v. 1090-1094). L'épidémie résultait donc d'une réunion, due au hasard, de « semences mortifères » qui se diffusaient ensuite dans toutes les directions, vers tous les milieux : « Soudain ce nouveau fléau, cette peste, ou bien s'abat sur les eaux, ou se dépose sur les moissons ou sur d'autres nourritures réservées aux humains et sur la pâture des troupeaux, ou encore sa force reste suspendue dans l'air lui-même; et quand en respirant, nous tirons de cet air des souffles mélangés, nécessairement nous absorbons aussi en même temps ces choses-là » (v. 1122-1127).

Comme Thucydide, mais plus brièvement, Lucrèce traita des effets moraux d'une grave épidémie. Il n'y consacra que onze vers (v. 1273-1283). Ceux-ci furent cependant placés, en conclusion, à la fin de son livre alors que ce dernier ne peut être considéré comme ayant été laissé inachevé. Le poète notait l'affaiblissement des sentiments religieux, l'abandon des rites funéraires qui étaient au centre de la religion romaine traditionnelle. Le dernier tableau fut celui d'individus ayant perdu toute décence qui se disputaient une place pour leurs parents décédés sur les bûchers funéraires : « La religion des dieux et leur puissance n'étaient pas alors d'un grand poids car la douleur du présent dépassait tout... Tout le peuple était bouleversé et agité. Chacun, dans la solitude et plein d'affliction enterrait son parent... Que d'horreurs une force soudaine et la pauvreté inspirèrent-elles ».

Chateaubriand a évoqué aussi parmi les héritiers de Thucydide : Virgile, Ovide et Lucain. Le premier a, en effet, décrit une épizootie survenue dans un troupeau au chant III des

Géorgiques (v. 470-514). Mais, comme le note Xavier Darcos dans un beau livre : « Il parle de la douleur des animaux comme s'ils étaient humains et décrit cette épizootie sur le modèle littéraire d'une peste frappant l'humanité, en multipliant des anthropomorphismes révélateurs » (*Virgile, notre vigie*, Paris, Fayard, 2017, p. 242) : « Ces fléaux ne saisissent pas seulement les bêtes l'une après l'autre, mais fondent soudain sur le parc d'été tout entier, sur l'espoir du troupeau et sur le troupeau lui-même, tarissant dans sa source l'ensemble de la race. Pour en juger, on n'a qu'à visiter dans les Alpes aériennes, les chalets des hauteurs du Norique, on verra qu'aujourd'hui encore, malgré le temps écoulé, les royaumes des pâtres y sont déserts ... Au milieu de l'herbe grasse, les veaux meurent en masse et rendent leurs douces âmes auprès des crèches pleines; ailleurs ce sont les chiens caressants atteints de la rage ou les porcs secoués d'une toux haletante et étreints par l'angine qui leur tuméfie la gorge. Il tombe trahi par la chance dans ce qui le passionnait, ne se souciant plus de l'herbe, le cheval victorieux qui se détourne des sources » (traduction d'Henri Goelzer, Les Belles Lettres). On est ici loin de la description de l'historien grec.

En revanche, un rapport critique à Lucrèce est peu contestable. *Les Géorgiques*, comme toute l'œuvre de Virgile, sont empreintes d'un profond esprit religieux. Elles sont ainsi à l'opposé du *De Natura rerum* qui veut, au contraire, libérer les hommes de la religion. On connaît le vers célèbre du livre II (v. 490) : « Felix qui potuit rerum cognoscere causas (Heureux qui a pu connaître les raisons des choses) ». L'allusion à Lucrèce est évidente. Ce dernier est désigné au vers suivant comme celui qui « a foulé aux pieds toutes les craintes et tout le bruit fait autour de l'avare Achéron », c'est-à-dire comme un penseur hostile à la religion. La formule, passée en proverbe, a un sens ironique que l'on perçoit bien en lisant les vers qui suivent : « Mais bienheureux aussi celui qui connaît les dieux champêtres, et Pan et le vieux Silvain et les Nymphes sœurs ! Celui-là, ni les faisceaux donnés par le peuple, ni la pourpre royale n'ont jamais pu le faire dévier ». En d'autres termes, c'est en restant fidèle à la vieille religion et à ses mythes les plus proches du terroir que l'on peut garder une attitude droite d'homme libre et de vrai citoyen.

L'influence de Thucydide est certaine dans la peinture de la peste de l'île d'Égine que l'on trouve chez Ovide au livre VII des *Métamorphoses* (v. 518-613). Mais le poète des *Amours* et des *Tristes*, qui puise son inspiration aux sources les plus diverses, se souvient aussi de Lucrèce. Comme chez ce dernier l'épidémie vient des airs et se déplace poussée par le vent : « Au commencement, le ciel noya la terre dans un opaque et lourd brouillard, et, de ces ténèbres, fit une fournaise...la chaude haleine de l'Auster répandit ensuite ses souffles meurtriers ». Cependant « cette terrible épidémie a été envoyée par Junon, en haine d'une terre qui portait le nom d'une rivale (Aigina, mère d'Eaque qui avait eu ce fils de Zeus) ». La vision clinique de la contagion qui est développée est celle venue de Thucydide : « Les malades ne peuvent supporter ni le lit ni aucune étoffe ; ils se couchent nus sur la terre dure à plat ventre, mais leur corps, au contact du sol n'est pas rafraîchi. Nul ne peut maîtriser le mal. Le redoutable fléau s'en prend à ceux mêmes qui le combattent. L'exercice de leur art est funeste aux médecins. Plus on approche un malade et plus on le sert avec dévouement, plus vite on devient victime à son tour de la contagion ». Le fragment se termine par le même tableau que chez Lucrèce, mais Ovide lui donne un sens religieux, ce que ne faisait pas

l'auteur du *De Natura rerum* : « On n'a plus aucun respect ; on se bat pour des bûchers ; des cadavres brûlent sur le feu allumé pour un autre. Pour les pleurer il n'est personne. Et privées de leur tribut de larmes, les âmes des fils et des maris, des jeunes gens et des vieillards errent à l'aventure » (traduction de Joseph Chamonard, GF Flammarion, 1966, pp.192-195).

Venons-en à Lucain. Dante, dans la *Divine Comédie*, plaça ce poète du premier siècle de notre ère parmi les cinq plus grands poètes de l'Antiquité, aux côtés d'Homère, de Virgile, d'Horace et d'Ovide (*Enfer*, c. iv, v. 88-90). Lucain n'a consacré à la description d'une épidémie qu'une quinzaine de vers de son épopée sur *La guerre civile*, plus connue sous le nom de *La Pharsale*. Mais cette épidémie se situe à un moment décisif et central de l'histoire du conflit qui est racontée de façon suivie et chronologique. Elle est peinte en un style vigoureux. Mort à 26 ans, Lucain était né à Cordoue en 39, dans une famille de notables de rang équestre et d'origine romaine. Il était le neveu de Sénèque. Venu très tôt à Rome, il reçut une excellente éducation et devint un des favoris de Néron, avant d'être contraint par celui-ci en 65 de se suicider, en même temps que son oncle, pour avoir participé à la conjuration de Pison.

La Pharsale narre la guerre entre Pompée et César. C'est le seul ouvrage qui nous soit resté d'une œuvre abondante (édition et traduction aux Belles Lettres par A. Bourgery et M. Ponchont). Au livre VI, Pompée a été bloqué avec son armée dans Dyrrachium (de nos jours Durrës en Albanie) par les fortifications construites par les soldats de César. La maladie s'est mise dans ses troupes mais il parviendra à percer les lignes de ses adversaires et à s'échapper vers la mer : « Le ciel immobile fit passer la contagion d'un fléau pestilentiel dans un sombre nuage. Les hommes sont accablés, et l'eau, plus prête encore que le ciel à se charger de tous les venins, durcit les entrailles par sa fange. Déjà la peau noircie se raidit et les yeux distendus se détachent ; un fléau de feu gagne le visage échauffé par la maladie sacrée [l'érysipèle] et la tête fatiguée refuse de se soutenir ... De plus en plus le destin pousse tout dans l'abîme ; la maladie ne met pas d'intervalle entre la vie et le trépas. La langueur vient avec la mort, la contagion est accrue par la masse de ceux qui tombent, gisant sans sépulture, pêle-mêle avec les vivants... Cependant ces souffrances diminuèrent, derrière les Pompéiens étaient la mer, l'air poussé par les aquilons, les rivages, les carènes pleines d'une récolte venue de l'étranger » (v. 89-105). Pour Lucain, adepte du stoïcisme, cette épidémie passagère avait donc eu des causes parfaitement naturelles, comme il en est pour les succès et les échecs politiques ou militaires. Elle n'a pas empêché Pompée d'approcher peu après d'une victoire totale que, seul, il laissa échapper. Ce dont se désolera l'auteur de *la Pharsale* regrettant que la République n'ait pas été défendue alors, comme il aurait fallu et comme elle l'avait été autrefois : « Rome, tu aurais été libre et heureuse, soumise au seul joug des lois et maîtresse de tes droits, si en ce lieu ton défenseur victorieux eût été Sylla. Ah ! Triste destinée. C'eût été pour toi, Rome, le dernier jour de tes malheurs ; Pharsale aurait pu être détachée de la chaîne des destins » (v. 301-303 et 310-313). Effectivement, Lucain est ici un héritier de la pensée de Thucydide. Mais partisan, ainsi que le suggère sa référence à Sylla, d'institutions aristocratiques, avait-il pris conscience des obligations et des servitudes de la vocation impériale de Rome ?

Ces servitudes avaient été comprises et mesurées par Thucydide pour une autre cité, Athènes. On sait qu'il a résumé sa pensée politique non dans les deux discours qu'il prête à Périclès dans les deux premiers livres de son *Histoire*, mais dans le portrait de l'homme d'Etat athénien qui suit de peu le récit de la « peste d'Athènes », au livre II, § 65. Il y souligna le caractère exceptionnel, et même paradoxal, du pouvoir de Périclès et les faiblesses permanentes d'une constitution démocratique : « Périclès avait de l'autorité, grâce à la considération dont il jouissait et à ses qualités d'esprit. De plus, pour l'argent, il montrait une éclatante intégrité... Sous le nom de démocratie, c'était en fait le premier citoyen qui gouvernait. Les hommes qui lui succédèrent étaient, par eux-mêmes, plus égaux entre eux, et ils aspiraient chacun à la première place : ils cherchèrent donc le plaisir du peuple, dont ils firent dépendre la conduite même des affaires. Il en résulta toutes les fautes que l'on peut attendre d'une cité importante placée à la tête d'un empire, et entre autres l'expédition de Sicile ».

Les auteurs « anciens » qu'a cités Chateaubriand et qui ont traité d'épidémies nous permettent ainsi de comprendre la diversité des doctrines philosophiques adoptées par le monde antique pour interpréter ces fléaux : le positivisme de Thucydide et de Lucain, le romantisme matérialiste de Lucrèce, le conservatisme sceptique de Virgile et d'Ovide. Mais tous s'accordaient pour constater les effets délétères de tels événements sur la moralité publique et la cohésion de la société. L'Europe chrétienne a hérité de cette pensée et de ces constats dérangeants qui pouvaient constituer une épreuve pour la foi en la Providence. Les copistes qui travaillaient dans les monastères médiévaux en Occident et dans le monde byzantin, avaient su préserver ces textes, quoique peu chrétiens, en sauvant ces œuvres de l'oubli,

XXX

Les deux écrivains « modernes » mentionnés par l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* ont appartenu, quant à eux, à un univers intellectuel plus homogène, profondément marqué par le christianisme. Les deux livres de Boccace et de Manzoni où se trouvent des descriptions d'épidémies, *Le Décaméron* et *Les Fiancés*, tiennent, l'un et l'autre, une grande place dans l'histoire de la littérature italienne. Ils ont exercé aussi une influence certaine auprès de nombreux auteurs européens.

Voyons le premier qui date du quatorzième siècle. *Le Décaméron* de Boccace (1313-1375) est considéré, au même titre que la *Divine comédie* de Dante (1265-1321) et le *Chansonnier* de Pétrarque (1304-1374), comme l'un des trois ouvrages qui ont fait de la langue de la Toscane la langue littéraire de l'Italie. Cette primauté n'allait pas d'elle-même mais elle a été reconnue assez tôt, dès le début du seizième siècle, par un consensus des lettrés qui fut exprimé par un vénitien, le cardinal Pietro Bembo (1470-1547) dans ses *Prose della volgare lingua*. Il put faire triompher sa thèse en faisant des œuvres les plus lues de ces trois écrivains, considérées unanimement comme des chefs d'œuvre, les *Trois Couronnes* de la langue littéraire de l'Italie. Cette solution sera adoptée par les élites de la Péninsule, en dépit

de la survivance jusqu'à nos jours de langues régionales vivantes comme le vénitien, le napolitain ou le sicilien, qui ont possédé de vraies littératures.

Le *Décameron* était un recueil de cent nouvelles de ton fort divers. Selon l'auteur, elles auraient été contées, en dix journées, par dix nobles florentins, sept dames et trois gentilshommes, réfugiés dans une propriété de la campagne toscane pour fuir la peste qui affligeait la ville de Florence. La plupart de ces contes sont fort drôles. Mais certains, comme le dernier du recueil, l'histoire de Griselda, sont sinistres. Le narrateur en a averti ses auditeurs en le présentant : « Ce fut un trait de méchanceté folle qui pourtant n'eut pas un dénouement fâcheux ». Tous sont racontés avec un art consommé. Ils mettaient en scène toute la société de l'Italie du Trecento. Le livre parut vers 1360 et rencontra aussitôt un grand succès.

L'*Introduction* du *Décameron* commençait par rappeler ce que fut cette épidémie, qui n'était autre que la Grande Peste, *la mort noire*, mentionnée par Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « La peste mortelle aujourd'hui révolue, mais dont le souvenir est si pénible à tous ceux qui ont vu ou su par ouï-dire ses ravages, tel est le frontispice de mon livre... On était déjà parvenu en l'année 1348 de la féconde incarnation du fils de Dieu, quand la cité de Florence, noble entre les plus fameuses de l'Italie, fut en proie à l'épidémie mortelle. Que la peste fut l'œuvre des influences astrales ou le résultat de nos iniquités, et que Dieu, dans sa juste colère, l'eut précipitée sur les hommes en punition de nos crimes, toujours est-il qu'elle s'était déclarée, quelques années avant, dans les pays d'Orient, où elle avait entraîné la perte d'une quantité innombrable de vies humaines. Puis, sans arrêt, gagnant de proche en proche, elle s'était, pour nos malheurs, propagée vers l'Occident. Toute mesure de prophylaxie s'avéra sans effet. Les agents spécialement préposés eurent beau nettoyer la ville des monceaux d'ordure. On eut beau interdire l'entrée de la ville à tout malade et multiplier les prescriptions d'hygiène. On eut beau recourir, et mille fois plutôt qu'une, aux suppliques et prières qui sont d'usage dans les processions, et à celles d'un autre genre (les flagellations), dont les dévots s'acquittent envers Dieu. Rien n'y fit. Dès les jours printaniers, l'horrible fléau commença, de façon surprenante, à manifester ses ravages douloureux » (traduction de Jean Bourciez, Paris, Garnier frères, 1967, p. 8).

Boccace notait ensuite avec précision les signes cliniques de cette peste bubonique, la progression de la contagion et la désorganisation des soins dans une ville qui comptait 130 000 habitants et qui était alors une des plus riches et des plus éduquées cités d'Europe, une des mieux dotées aussi en hôpitaux et en médecins : « Quant au traitement de la maladie, il n'était point d'ordonnance médicale ou de remède efficace qui put amener la guérison ou procurer quelque allègement. La nature de l'affection s'y opposait-elle ? Fallait-il incriminer les médecins ? Et sans parler des praticiens à diplômes, on avait vu grandir dans d'incroyables proportions le nombre de tous ceux, hommes ou femmes, qui exerçaient sans aucune connaissance préalable. Leur ignorance était-elle incapable de déceler l'origine du mal et, par conséquent, de trouver le remède approprié ? Toujours est-il que les guérisons étaient rares, et que dans les trois jours qui suivaient l'apparition des symptômes, généralement, sans fièvre et sans autre trouble apparent, presque tous les gens atteints décédaient. L'intensité de

l'épidémie s'accrut du fait que les malades, par leur commerce journalier, contaminaient les individus encore sains » (p. 9).

Comme les auteurs de l'Antiquité, Boccace constatait, sans illusion mais sans complaisance, les effets de l'épidémie sur l'état moral de la société : « Dans l'excès d'affliction et de misère où s'abimait notre ville, le prestige et l'autorité des lois divines et humaines s'effritaient et croulaient entièrement. Les gardiens et les ministres de la loi étaient tous morts, malades, ou si démunis d'auxiliaires que toute activité leur était interdite. N'importe qui avait donc licence d'agir au gré de son caprice... Ajouterai-je que les citoyens se fuyaient l'un l'autre, et que nul n'avait souci de son voisin ? Les visites entre parents, quand elles avaient lieu, étaient rares et lointaines. Le désastre avait jeté tant d'effroi au cœur des hommes et des femmes, que le frère abandonnait le frère, l'oncle le neveu, la sœur le frère, souvent même la femme le mari » (pp. 10-11).

Boccace a su voir que l'inégalité des conditions sociales rendait la maladie plus dure encore aux personnes ayant peu de moyens, victimes de la désorganisation des hôpitaux et de l'assistance publique : « Le menu peuple, et peut-être une grande partie de la classe moyenne, offraient le spectacle d'une misère infiniment plus douloureuse. La pauvreté ou quelque vague attente retenait chez eux la plupart de ces gens. Ils ne s'écartaient guère de leur quartier, et c'est par milliers que chaque jour ils tombaient malades. Ne recevant ni secours, ni services d'aucune sorte, ils mouraient autant dire sans rémission. Certains expiraient de jour ou de nuit sur la voie publique ; et beaucoup d'autres, bien que morts à domicile, transmettaient d'abord aux voisins l'annonce de leur décès par l'odeur infecte de leur chair corrompue » (p. 13).

Boccace a gardé un souvenir plein d'effroi et de mélancolie de cette période malheureuse : « La cruauté du ciel, et peut-être celle des hommes, fut si rigoureuse, l'épidémie sévit de mars à juillet avec tant de violence, une foule de malades furent si mal secourus, ou même, en raison de la peur qu'ils inspiraient aux gens bien portants, abandonnés dans un tel dénuement, qu'on a quelque sûre raison d'estimer à plus de cent mille le nombre d'hommes qui perdirent la vie dans l'enceinte de la cité » (p. 15). Pour tenter d'échapper à la tristesse désespérante de ce souvenir qui ne le quittait pas, il a essayé de créer en son livre une alternative utopique, imaginant une *lieta brigata* de conteurs, mettant en pratique, dans une petite société, à l'écart de la foule, une règle acceptée par tous de comportement harmonieux, respectueux des normes morales et religieuses, « une honnêteté qui ne se dément pas, une concorde soutenue, une intimité fraternelle de tous les instants », comme il l'écrit dans sa *Conclusion* (p. 713). Mais il était le premier à savoir la fragilité de cette utopie. « Je suis tenu de faire un aveu. Les choses d'ici-bas, loin d'être stables, changent sans arrêt » (p. 720). Au bout de quinze jours, les dix participants de cette escapade retournent d'ailleurs d'un commun accord à Florence. Cette utopie a toutefois permis à Boccace d'écrire un modèle durable, admiré et imité dans toute l'Europe, de fiction et de nous laisser un vrai chef d'œuvre littéraire. Dans sa somme sur *Le roman jusqu'à la Révolution*, Henri Clouet note que « les traductions françaises de Boccace sont à l'origine du roman moderne dans notre pays » (Paris, Armand Colin, 1991, p. 85).

Cette épidémie de peste de 1348 a marqué toute une génération. Boccace et Pétrarque s'étaient rencontrés une première fois à Florence en 1350. Pétrarque, proche par son père des Guelfes blancs et des Gibelins, n'appartenait pas au même « parti » que Boccace dont le père avait été au service des Bardi, et qui avait, lui-même, fréquenté la cour des Angevins à Naples. Une grande amitié naquit pourtant entre les deux hommes, admirateurs l'un et l'autre de l'Antiquité classique. Sans doute la mémoire, toute récente, de l'épidémie joua-t-elle un rôle important. Pétrarque avait appris lorsqu'il était à Parme, le 19 mai 1348, la mort le 6 avril, du fait de la peste, de Laure de Noves qu'il avait rencontrée en Avignon en 1327 et dont il s'était épris. Il ne put oublier le souvenir de la femme aimée, tragiquement disparue. Le thème de la brièveté de la vie et de la brutalité de la mort sera présent dans ses poèmes les plus personnels, avec une émotion et une insistance toute nouvelle, qui contribueront à leur succès durable dans toute l'Europe :

Ahi, Morte ria, come a schiantar se presta

Il frutto de molt'anni in si poche ore.

Hélas, cruelle mort, qu'à briser tu es prompte le fruit de mainte année en si peu d'heures. (Canzoniere, cccxvii) Ou encore :

O nostra vita, ch'e si bella in vista,

Com'perde agevolmente, in un mattino

Quel che 'n molti anni a gran pena s'acquista !

Oh notre vie, si belle en apparence, qu'elle perd aisément en un matin ce qui en mainte année à grand peine s'acquiert ! (Canzoniere, cclxix)

Le *Décameron* a inspiré au seizième siècle l'un des grands chefs d'œuvre de la littérature française, *L'Heptameron*. Ce livre dont la première édition apparut en 1558 était l'œuvre de Marguerite, duchesse d'Alençon et de Berry, reine de Navarre à partir de 1527, sœur aînée et très aimée du roi François Ier. Cette princesse était née le 11 avril 1492, au château d'Angoulême et était la fille de Louise de Savoie et de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême. Après la défaite de Pavie le 24 février 1525 et la capture du roi, elle aidera la régente, sa mère, dans le gouvernement du royaume. Elle ira à Madrid et à Tolède négocier directement avec Charles-Quint la libération du souverain. En juillet 1529, elle conclura la paix de Cambrai avec Marguerite d'Autriche. Sa fille, Jeanne d'Albret, sera plus tard la mère d'Henri IV. *L'Heptameron* est construit comme le *Décameron* en supposant la rencontre en un lieu agréable, à l'écart du monde et de son agitation, d'un groupe de nobles personnes. Mais les circonstances de cette rencontre sont nettement moins dramatiques que dans le modèle italien. Les conteurs des soixante-douze nouvelles ou contes de ce recueil sont réunis pour prendre les eaux à Cauterets et ils sont retenus en ce lieu par les crues du Gave de Pau qui ont coupé les routes et leur interdisent de retourner à Tarbes. Ce fut d'ailleurs à Cauterets que Marguerite de Navarre rédigea aux premiers jours de septembre 1546 le *Prologue* de son recueil auquel elle travailla de 1542 à sa mort survenue le 21 décembre 1549, au château d'Odos près de Tarbes. La référence au *Décameron* est explicite. Dans ce *Prologue*, Marguerite de Navarre met dans la bouche d'un personnage féminin qui la représente, Parlamente, les propos suivants : « Je crois qu'il y a nulle de vous qui n'ait lu les *Cent nouvelles* de Boccace, nouvellement traduites d'italien en français, que le roi François,

premier de son nom, monseigneur le Dauphin (le futur Henri II), madame la Dauphine (Catherine de Médicis), madame Marguerite (elle-même) font tant de cas, que si Boccace, du lieu où il était, les eut pu ouïr, il devait ressusciter à la louange de telles personnes » (édition de Michel François, Paris, Garnier Frères, 1950, p. 9). Marguerite de Navarre faisait ici allusion à la traduction française du *Décameron* par Antoine Le Maçon, conseiller du roi et trésorier de l'extraordinaire des guerres. L'ouvrage, qui lui avait été dédié, avait été publié en 1545. Ce n'était d'ailleurs pas la première traduction française. Des extraits, dont l'histoire de Griselda (qui deviendra Griselidis au XVII^e siècle chez Claude Perrault) avaient été traduits et publiés dès la fin du XIV^e siècle. Le *Décameron* tout entier, traduit par Laurent de Premierfait, d'après une version latine d'origine italienne, avait été édité plusieurs fois à partir de 1485. L'*Heptameron* est néanmoins un livre original et non une copie du modèle italien. Les questions religieuses et spirituelles y tiennent une place importante. Chaque nouvelle est suivie d'une réflexion morale, où on retrouve l'influence du platonisme et l'amour de l'Écriture sainte que Marguerite de Navarre avait acquis auprès de l'humaniste Lefèvre d'Étaples (1430-1536) et de l'évêque de Meaux, Guillaume Briçonnet (1472-1534), son directeur spirituel. Les nouvelles de l'*Heptameron* se situent aussi, pour la plupart, dans un contexte social et historique français.

Le dernier livre évoquant un temps d'épidémie auquel Chateaubriand faisait allusion, *Les Fiancés (I promessi sposi)*, était un ouvrage contemporain de la publication de ses propres *Œuvres complètes*. Il avait été publié presque en même temps à Milan et à Paris. Son auteur, Alessandro Manzoni, était connu en France. Né à Milan le 7 mars 1785, il était le fils du comte Pietro Manzoni et de Giulia Beccaria, fille du marquis Cesare Beccaria, l'auteur de *Des délits et des peines*, livre qui avait enthousiasmé Voltaire et les philosophes. Sa mère, sept ans après sa naissance, s'était séparée de son mari et était venue s'installer à Paris, en 1795, en compagnie d'un jeune philosophe italien Carlo Imbonati. Elle avait été reçue dans le salon de Sophie de Condorcet (1764-1822), veuve du philosophe et conventionnel, à Meulan. Elle y avait rencontré les Idéologues, Destutt de Tracy, Volney, Cabanis, Garat, Daunou. En juillet 1805, après le décès de Carlo Imbonati, Alexandre avait rejoint sa mère à Paris où il demeura jusqu'en 1810. Il y fréquenta la même société et se lia d'amitié avec un proche de Sophie de Condorcet, Claude Fauriel (1772-1844). Celui-ci avait été un temps, en 1799, secrétaire particulier de Fouché, ministre de la police. Mais il est surtout connu aujourd'hui pour avoir publié en 1824-1825 *Les Chants populaires de la Grèce moderne* et avoir été professeur de littérature étrangère à la Sorbonne à partir de 1831. Manzoni se maria en 1808, selon le rite protestant, avec Henriette Blondel qui était calviniste. Mais en 1809-1810, le couple Manzoni se convertit au catholicisme et revint s'installer dans le Milanais. Le catholicisme de Manzoni, influencé par le jansénisme italien de l'abbé Eustachio Degola, fut toujours rationaliste ; un peu plus tard, en 1826, Manzoni deviendra un ami proche d'Antonio Rosmini (1797-1855) dont la philosophie morale avait de nombreux points communs avec celle de Kant. Benedetto Croce verra, à juste titre, en Manzoni le grand porte-parole du parti national-libéral-catholique qui est une des principales familles politiques et intellectuelles de l'Italie moderne.

Très jeune, avant même de venir à Paris, Manzoni avait écrit des poèmes. Il continua dans cette veine (*Hymnes sacrés*), après son retour en Italie, rédigeant et publiant également des essais (notamment des *Observations sur la morale catholique*) et des tragédies (*Il conte di Carmagnola*, *Adelchi*), jusqu'en 1821. En juillet de cette année, il écrivit une ode, *Le cinq mai* (*Cinque maggio*), après avoir appris la mort de Napoléon. Traduite par Goethe, portée aux nues par Stendhal, cette poésie lui assura la célébrité en Europe. A partir de 1821, Manzoni se tourna vers les études historiques, étudiant des chroniques et des mémoires du XVII^e siècle, et il entreprit la rédaction d'un roman historique, *Fermo e Lucia*, selon le modèle récent de Walter Scott dont le *Waverley* (1814) avait séduit le public. Il l'acheva en 1823 mais le conserva à l'état de manuscrit. En 1824 il corrigea et modifia ce premier jet de ce qui devint *Les Fiancés*. Le livre commença à être imprimé en janvier 1825. Il parut en trois volumes à Milan le 15 juin 1827. Son ami, Claude Fauriel, qui suivait l'élaboration de l'ouvrage depuis 1821 s'était occupé de lui assurer une traduction et une publication en français presque immédiate. Cette traduction commencée par Trognon, achevée par Rey-Dussueil, parut effectivement chez le libraire Charles Gosselin en cinq volumes en février 1828. Aussi bien en Italie qu'en France, *Les Fiancés* rencontrèrent tout de suite un immense et durable succès. A Paris, le livre fut réédité dès 1830 et fit l'objet de onze rééditions de 1840 à 1889. En outre, il connut en France quatre éditions dans le texte italien original de septembre 1827 à octobre 1829. Lamartine, Lamennais, Delécluze firent savoir leur admiration dès 1827.

Les trente huit chapitres du roman couvrent les années 1628-1630. Ils relatent les vicissitudes de deux jeunes paysans lombards, Lucia Mondella et Renzo Tramagliano, qui sont empêchés de se marier par les entreprises perverses d'un hobereau espagnol, don Rodrigo, qui veut enlever Lucia. Ils seront finalement sauvés et soutenus par un religieux énergique, le Père Christophe et par le cardinal-archevêque de Milan, Frédéric Borromée. La période dépeinte est un temps de guerres entre les Impériaux et les Français, de brigandages, de famines et d'épidémies de peste. L'intrigue est riche en rebondissements dignes d'un roman noir : le château de l'Innomé, un redoutable hors la loi, se révèle finalement un lieu de liberté car son maître se convertit, touché par Lucia. Ce roman de la Providence et du peuple explore le mystère du mal et de la liberté humaine. La société peut être injuste et mal organisée, mais cette injustice ne tient pas qu'aux institutions, elle a ses racines dans le cœur humain. Le livre s'est imposé par ses qualités linguistiques et stylistiques. Il est écrit dans une langue toscane raffinée mais accessible à un large public. Les fresques historiques alternent avec de magnifiques descriptions de paysages. L'intrigue est contée de façon claire et les personnages sont bien typés. Roman catholique, s'il en est, il met en scène un curé égoïste et poltron, Don Abbondio, et sa servante bavarde et sottise. Il n'a cessé de plaire à tous les publics en Italie parce que ses héros sont des personnes du peuple, des travailleurs situés dans le bas de la hiérarchie sociale. S'ils ont les vertus des pauvres, ces gens ne sont pas pour autant idéalisés de façon démagogique et ont leurs défauts.

L'épidémie de peste de 1630 est étudiée dans deux chapitres du livre, les chapitres 31 et 32. Cette description est présentée par l'auteur comme une lecture critique des chroniques de cette époque. Cette lecture constitue une parenthèse dans le fil du roman. Manzoni s'en explique dès le début du chapitre 31 : « Nous devons avouer que, dans cette relation, notre

intention n'est pas seulement de décrire les événements dans lesquels se sont trouvés enveloppés nos personnages, mais encore de faire connaître, autant qu'il nous sera possible, dans un cadre aussi étroit que celui de la ville de Milan, un point de l'histoire d'Italie, qui est moins connu que célèbre » (*Les Fiancés*, textes réunis, présentés et annotés par René Guise, Paris, Editions du Delta, 1968, tome 2, p.54).

Manzoni a découvert en lisant les documents de cette époque que les autorités, loin de guider et d'éclairer l'opinion populaire, ont tardé à reconnaître la réalité de l'épidémie, n'ont pas voulu voir la gravité de la contagion, ont inventé de faux arguments pour ne pas s'occuper des choses et ont été conduites, par lâcheté ou aveuglement, à mettre en place des mesures insuffisantes.

Comme « les nouvelles de morts étranges et multipliées arrivaient de toutes parts », les autorités de la cité avaient envoyé des commissaires dans les régions rurales du nord de la Lombardie pour enquêter sur place. « Ils s'informèrent du nombre des morts : il était effrayant ; ils visitèrent les malades et les cadavres : partout ils reconnurent les signes manifestes et terribles de la peste. Aussitôt, ils adressèrent un rapport contenant ces sinistres nouvelles au Tribunal de la Santé qui à leur réception se décida à prescrire l'usage des passeports afin d'interdire l'entrée de la ville aux individus qui arrivaient des pays où la maladie s'était manifestée ». Le Tribunal de la Santé envoya, ensuite, ses commissaires exposer la situation au gouverneur du Milanais et commandant des forces impériales, le marquis Ambrogio de Spinola. « Celui-ci répondit qu'il en éprouvait un grand déplaisir, qu'il en était fort touché, mais que les soins de la guerre étaient beaucoup plus pressants. Deux ou trois jours après, il publia une ordonnance qui prescrivait des réjouissances publiques pour la naissance du prince Charles, premier né du roi Philippe IV, sans se douter ou sans s'inquiéter du péril qui pouvait naître d'un grand concours de peuple en de telles circonstances, le tout comme en des temps ordinaires, comme si on ne lui avait parlé de rien » (p. 57). Manzoni note ensuite que ce qui a fait naître en lui « un autre et bien plus fort étonnement, c'est l'indifférence de la population elle-même, de cette partie de la population que la contagion n'avait point encore atteinte, mais qui aurait dû avoir tant de motifs pour la redouter... La disette de l'année précédente, les exactions de la soldatesque, les chagrins de toute sorte, parurent plus que suffisants pour expliquer cette mortalité. Dans les rues, dans les boutiques, dans les maisons, on accueillait avec un rire d'incrédulité, avec des moqueries, avec un mépris mêlé de colère, celui qui hasardait un mot sur le danger, qui parlait de peste. La même incrédulité, disons mieux, le même aveuglement, la même obstination, prévalaient au Sénat, au Conseil des décurions, auprès de tous les corps de magistrature. Seul le cardinal Frédéric, au premier avis des accidents causés par une maladie contagieuse, enjoignit à ses curés, par une lettre pastorale, de faire sentir au peuple l'importance, l'obligation même, de révéler tout semblable accident, et de brûler les effets infectés ou suspects » (p. 58).

Dans un premier temps, la contagion dans la ville fut limitée, ce qui semblait justifier le scepticisme des autorités. « L'entêtement des incrédules céda enfin à l'évidence lorsque l'on vit l'épidémie, jusque là concentrée dans le peuple, se répandre et gagner de proche en proche des personnages plus connus... Ne pouvant plus nier les terribles effets du mal, et n'en voulant pas reconnaître la cause, parce que ceci aurait été avouer en même temps une grande

erreur et une grande faute, les incrédules en imaginèrent une autre entièrement conforme aux préjugés de leur temps. C'était une opinion accréditée alors dans toute l'Europe qu'il existait des enchantements, des opérations diaboliques, une race d'hommes conjurés pour répandre la peste à l'aide de poisons contagieux et de maléfices » (p. 64). Manzoni relate divers incidents qui « convertirent le vague soupçon d'un attentat possible en soupçon, et auprès du plus grand nombre en certitude d'un attentat positif et d'un complot réel » (ibid.). En conséquence, « le Tribunal de la Santé publia une ordonnance par laquelle il promettait récompense et impunité à qui ferait connaître l'auteur ou les auteurs de cet attentat ; mais ainsi qu'il l'écrivit au gouverneur, ce n'était que pour satisfaire le peuple et calmer les esprits. Tandis que le tribunal cherchait ou feignait de chercher, bien des gens dans le public, comme il arrive toujours, avaient déjà trouvé. Ils ne doutaient pas que ce fussent des substances vénéneuses. Les uns voulaient que ce fût une vengeance de don Gonzalo Fernandez de Cordoue ; les autres prétendaient que c'était une invention du cardinal de Richelieu pour faire désertir Milan et s'en emparer sans peine ; d'autres enfin, on ne sait pour quels motifs, voulaient que ce fût l'ouvrage de Wallenstein, de tel ou tel autre gentilhomme milanais... Mais il y avait encor un grand nombre de gens du peuple qui n'étaient pas persuadés que ce fût la peste, parce que, disaient-ils, en ce cas, tout le monde en serait mort » (p. 66).

Manzoni à la fin de ce chapitre 31 résume ainsi les difficultés de l'opinion et des responsables de la cité à nommer les choses et à voir lucidement la réalité : « Ainsi donc, au début, point de peste, absolument point, en aucune manière ; il était même défendu d'en prononcer le nom. Ensuite, des fièvres pestilentielles : on admet l'idée en biaisant. Puis, ce n'est pas vraiment la peste ; c'est-à-dire, oui, c'est la peste, mais en un certain sens : ce n'est nullement la peste, mais une chose à laquelle on ne peut pas trouver un autre nom. Enfin c'est la peste, c'est bien la peste, sans aucun doute, sans conteste ; mais déjà une autre idée s'y est attachée, l'idée des empoisonnements et des maléfices, qui altère et dénature la triste et incontestable réalité » (p. 67).

Le chapitre suivant examine comment la société milanaise a réagi aux désordres résultant de l'épidémie à partir du moment où celle-ci est devenue évidente pour tout le monde. Manzoni retrouve les tristes constats de Thucydide et de Lucrèce mais il y ajoute certaines observations nouvelles sur la corruption de l'autorité publique : « Dans les calamités publiques, et lorsque l'ordre accoutumé est troublé et interverti pour longtemps, on voit toujours des efforts, des sublimités de vertus ; mais on voit aussi un accroissement bien plus général de perversité. Cela ne manque pas d'arriver. Les scélérats que la peste épargnait et surtout n'effrayait pas trouvèrent dans la commune confusion, dans le relâchement de la force publique, une nouvelle occasion d'activité et en même temps une nouvelle assurance d'impunité. Bien plus, l'emploi de la force publique passa en grande partie aux mains des plus hardis d'entre eux. On ne trouvait guère pour les fonctions d'agents et d'auxiliaires de la force publique que des hommes sur lesquels l'attrait de la rapine et de la licence avait plus de puissance que la crainte de la contagion et toutes les répugnances. Certes on leur avait prescrit les règles les plus strictes, on les avait soumis à des commissaires. Toutes ces dispositions furent suivies pendant quelque temps ; mais le nombre des morts, la désolation, l'effroi et l'isolement augmentant chaque jour, ils se trouvèrent affranchis de toute espèce de

surveillance et ils se constituèrent en arbitres de toute chose » (p.76). Manzoni insiste dans son livre sur ces désordres et dérèglements qui ont rendu des bandits les maîtres de certains quartiers livrés au pillage et au racket. Certains de ces malfaiteurs joueront bientôt, d'ailleurs, un rôle décisif dans les rebondissements finaux de l'intrigue.

Néanmoins ce qui a le plus frappé l'écrivain du XIX^e siècle se penchant sur les récits du XVII^e c'est qu' « en même temps que la perversité s'accrut la démence » : « Toutes les erreurs, déjà plus ou moins dominantes, prirent de la stupeur et de l'agitation des esprits une force extraordinaire, des applications plus vastes et plus précipitées. Tout servit à faire gagner la folle idée des empoisonnements. L'image de ce danger fantastique assiégeait et tourmentait les esprits beaucoup plus que le danger présent et réel... L'étendue du complot, son étrange caractère troublaient tous les jugements, détruisaient tous les sentiments qui forment le lien de confiance réciproque. Outre l'ambition et la cupidité, premiers motifs attribués aux empoisonneurs, on en vint à imaginer qu'ils trouvaient à cette action je ne sais quelle volupté diabolique, je ne sais quel attrait plus puissant que leur volonté » (p.77). Les savants, les personnes éduquées n'étaient pas plus sages. Certains invoquaient une conjonction de Saturne et de Jupiter comme la grande explication de l'épidémie, d'autres recherchaient dans de vieux livres, dans les *Disquisitioni magiche* d'un Delrio, des preuves des sombres machinations des empoisonneurs. « La partie instruite de la société tirait des croyances vulgaires tout ce qui pouvait s'ajuster avec ses idées ; le peuple prenait, à son tour, des imaginations de celle-ci ce qu'il pouvait comprendre ou expliquer à sa manière, et il en résultait un grossier assemblage d'extravagances publiques. Les médecins eux-mêmes qui avaient, dès le début, annoncé la peste, qui l'avaient suivie de l'œil, et avaient assisté à chacun de ses progrès, finirent par céder à l'entraînement populaire, et attribuèrent à des empoisonnements, à des conjurations diaboliques, les accidents ordinaires de la maladie » (p.79). Ces développements sur l'aveuglement et le déni des autorités publiques, la déliquescence de la police conduisant à une prise de pouvoir par la pègre et enfin la propension du peuple et des classes dites supérieures à chercher et à trouver de fausses explications au phénomène de la contagion sont les points les plus novateurs de ces deux chapitres des *Fiancés*. Il est clair qu'ils n'ont pas perdu tout intérêt.

Chateaubriand a lu Manzoni. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il indique qu'il « aurait été heureux de rencontrer Pellico et Manzoni, rayons d'adieux de la gloire italienne » (livre XL, ch.1), Le chapitre cité ci-dessus des *Mémoires* sur les *Pestes* (Livre XXXIV, ch. 14) mentionne la peinture faite par Manzoni des « calamités de Milan en 1629 », « bien supérieure, ajoute-t-il, au célèbre tableau de Boccace ». Ailleurs dans les *Mémoires d'outre-tombe* ou dans le *Congrès de Vérone* il cite d'autres œuvres, *Le cinq mai* et *Adelchi*, se référant pour cette tragédie à la traduction de Claude Fauriel.

XXX

Les épidémies sont devenues moins fréquentes et mieux maîtrisées, à tout le moins en Occident, à partir du XVIII^e siècle. Dans un premier temps les progrès ont surtout résulté de l'amélioration de l'alimentation et de l'hygiène publique. Puis des traitements et des vaccins préventifs ont été mis au point. Les chercheurs et médecins français ont joué un grand rôle

dans ce combat contre la maladie. Il suffit de citer les noms de Pasteur, du docteur Roux, de Calmette, de Guérin, de Metchnikoff, de Lavéran. En 2012, Patrick Deville a consacré un beau roman pour évoquer l'aventure d'Alexandre Yersin, un autre « pasteurien », qui se rendit en Extrême-Orient pour ses recherches et découvrit en 1894 le bacille de la peste. Le prix Femina a salué ce roman, *Peste et Choléra*, publié au Seuil, qui a rencontré un succès mérité.

Mais les épidémies n'ont pas disparu et aujourd'hui, moins que jamais, on ne peut chanter victoire. L'épidémie de la grippe dite « espagnole », apparue aux Etats-Unis, a fait de nombreuses victimes en 1918-1919 à la sortie d'une guerre meurtrière. On en dénombra 550 000 aux Etats-Unis, 300 000 en Allemagne et en Autriche, 240 000 en France, dont parmi elles Guillaume Apollinaire et Edmond Rostand, 220 000 au Royaume Uni... Dans tous les pays occidentaux, les mesures pour lutter contre l'épidémie furent très limitées. On attendit simplement que cela passe. Et l'opinion, toute à la joie de la paix revenue, ne s'émût pas : les gens mouraient désormais dans leur lit et non plus dans la boue des tranchées et des trous d'obus. La grippe espagnole marqua cependant fortement les esprits. Jules Romains y fit à deux reprises longuement allusion dans une pièce qui fut représentée pour la première fois à Paris, à la Comédie des Champs-Élysées, le 15 décembre 1923, sous la direction de Jacques Hébertot : *Knock ou le Triomphe de la Médecine*. La mise en scène et les décors étaient de Louis Jouvet qui tint le rôle principal du « docteur » Knock lors de la création, rôle qu'il reprit lorsque cette pièce, dont le succès ne s'est jamais démenti, fut portée à l'écran en 1933, dans un film de Roger Goupillières, puis en 1951, dans un film de Guy Lefranc. On connaît le sujet de cette pièce drôle et profonde : Un ancien vendeur de cravates et de cacahuètes, qui a appris la médecine en étudiant les notices des boîtes de médicaments, réussit en trois mois à mettre au lit, en observation et en lui faisant suivre un régime alimentaire strict, une forte proportion des habitants d'un bourg rural qu'il a su persuader que « toute personne bien portante est un malade qui s'ignore ». L'auteur de ce « confinement » réussi, Knock, n'est pas qu'un charlatan, c'est un homme passionné qui veut, au-delà de sa fortune personnelle, assurer l'empire de la Médecine sur les esprits d'une population qui a, en dépit de son avarice, avant tout, peur de la mort.

Le sujet des épidémies n'a donc pas cessé d'intéresser les écrivains et leurs lecteurs. On ne peut le quitter sans évoquer deux ouvrages connus de tous, *La Peste* d'Albert Camus, qui parut en février 1947, *Le Hussard sur le toit* de Jean Giono, qui fut publié en novembre 1951. Ces deux livres, dont le succès fut, à juste titre, immédiat et durable furent édités par Gallimard dans la célèbre collection blanche et ont été, ensuite, souvent réédités en livres de poche et dans la Bibliothèque de la Pléiade. Je ne vous ferai pas l'injure de vous résumer ces deux romans que vous avez sans doute lus quand vous étiez adolescents. Je pense qu'ils sont restés dans vos bibliothèques. Le héros de Giono, Angelo, est un officier de hussards qui traverse la Provence à l'époque de l'épidémie de choléra en 1832. Les personnages de Camus vivent à Oran en 194. . Son héros est un médecin, le docteur Bernard Rieux, qui travaille à sauver les malades d'une peste qui multiplie les victimes mais qui est aussi, chez Camus, une allégorie de la guerre.

Philippe Antoine, que je remercie, m'a signalé un ouvrage plus récent : *L'Or et la Soie* de Raymond Jean (1925-2012). Ce livre paru au Seuil en 1983 concerne la peste de Marseille

de 1720. On se souvient que Chateaubriand avait évoqué cette épidémie, la dernière de cette maladie en France, dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Raymond Jean était né à Marseille, dont il fut un élu régional. Professeur de littérature à l'Université d'Aix-Marseille, il a écrit une œuvre abondante de critique et de romancier, dont un *Nerval par lui-même* en 1964, *La poétique du désir* en 1975, *La lectrice* en 1986. *L'Or et la Soie*, narre le périple du navire qui amena en 1720 la peste à Marseille, le *Grand Saint Antoine* chargé de marchandises précieuses et pour cela longtemps préservé de la destruction.

Tout dernièrement, en 2018, Jean Teulé a publié chez Julliard un roman, relatif à la « peste dansante » apparue en 1518 à Strasbourg et qui dura deux mois. Cette psychose collective, à laquelle Shakespeare a fait allusion dans l'une de ses pièces, est l'objet d'*Entrez dans la danse*. Je remercie le docteur Alain Lefrançois de m'avoir signalé cet ouvrage émouvant sur un étrange événement historique. Jean Teulé, né en 1953 à Saint-Lô, a été l'auteur de bandes dessinées avant de se tourner en 1990 vers le roman historique. *Je, François Villon* en 2006, *Le Montespan* en 2008 ont été remarquables.

Pour conclure ce thème difficile à épuiser, j'aimerais rappeler que deux œuvres tout à fait majeures, qui ont inauguré la littérature occidentale, commencent en évoquant une épidémie que les éditeurs et traducteurs modernes désignent généralement par le mot de peste.

La première c'est bien sûr l'*Illiade* d'Homère, épopée fondatrice de la Grèce et de l'Occident, rédigée au VIII^e siècle avant J.C., mise au net au VI^e siècle avant J.C. dans l'Athènes de Pisistrate. On se souvient du bref incipit du premier chant : « Chante, déesse, la colère d'Achille, le fils de Pélée ... Pars du jour où une querelle divisa le fils d'Atrée (le roi d'Argos Agamemnon), protecteur de son peuple, et le divin Achille. Qui des dieux les mit donc aux prises en une telle querelle et bataille ? Le fils de Létô (ou Latone) et de Zeus, Phébus. C'est lui qui, courroucé contre le roi, fit par toute l'armée grandir un mal cruel, dont les hommes allaient mourant ; cela parce que le fils d'Atrée avait fait affront à Chrysès son prêtre ». Un peu plus loin, le poète met en scène l'intervention du dieu. « Phébus entend la prière de Chrysès, et il descend des cimes de l'Olympe, le cœur en courroux, ayant à l'épaule, avec l'arc, le carquois aux deux bouts bien clos ; et les flèches sonnent sur l'épaule du dieu courroucé, au moment où il s'ébranle et s'en va pareil à la nuit. Il vient se poster à l'écart des nefs, puis lâche son trait. Un son terrible jaillit de l'arc d'argent. Il s'en prend d'abord aux mulets, ainsi qu'aux chiens rapides. Après quoi c'est sur les hommes qu'il tire et décoche sa flèche aiguë ; et les bûchers funèbres, sans relâche, brûlent par centaines. Neuf jours durant, les traits du dieu s'envolent à travers l'armée » (traduction de Paul Mazon, *Les Belles Lettres*, 1962). L'épidémie ainsi décrite, « ce mal cruel », semble, à première vue l'effet d'une intervention divine. Mais il suffit de lire le texte d'Homère pour comprendre que ce sont les hommes qui sont les véritables responsables du fléau, ainsi que l'explique Calchas, « de beaucoup le meilleur des devins qui connaît le présent, le futur, le passé, et qui a su conduire les nefs des Achéens jusques à Ilium par l'art divinatoire qu'il doit à Phébus » : D'abord le dieu n'est intervenu que sur la prière d'un homme parce que cet homme avait été outragé et humilié par un roi tyrannique et égoïste qui refusait de satisfaire la demande légitime d'un père de lui rendre contre rançon sa fille, faite prisonnière à la suite d'une défaite, entrée dans le butin des vainqueurs, condamnée à devenir une servante et une concubine. Prié par Achille

de rendre la captive qu'il retient afin de sauver l'armée, le roi Agamemnon n'y a consenti qu'à condition qu'Achille lui donne la prisonnière qui lui avait été attribuée, « la jolie Briséis ». Achille a été contraint de céder à l'autorité du monarque, alors qu'il n'avait aucun contentieux avec les Troyens et n'avait rejoint la coalition des Achéens que par goût de la gloire, mais il refuse désormais de prendre part aux combats. Ulysse pourra rendre sa fille à Chrysès qui a son tour demandera au dieu « d'écarter des Danaens le fléau outrageux ». C'est donc bien des hommes, de leur cupidité et de leurs querelles qu'est venu le fléau. Le chant I de l'*Illiade* s'achève d'ailleurs sur une peinture du festin des dieux dans l'Olympe. L'atmosphère est toute à la joie. Zeus, qui a promis à Thétis, la mère d'Achille, de ne pas donner la victoire aux Achéens tant que son fils resterait à l'écart des batailles, a demandé instamment aux immortels de ne plus se mêler des affaires humaines.

Une autre épidémie de peste est présente au début d'*Œdipe Roi* de Sophocle, « de toutes les tragédies antiques la plus célèbre et la plus admirée, que déjà Aristote citait en exemple à plusieurs reprises dans sa *Poétique*, de nos jours encore la plus connue et la plus jouée » ainsi que l'écrit R Dreyfus dans son introduction pour l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade (1967, p. 623). On peut dater cette pièce donnée à Athènes autour de 423 avant J.C. Elle est postérieure à la « peste » décrite par Thucydide et à la mort de Périclès, survenue en 429 avant J.C.. Elle commence par un dialogue entre Œdipe, roi de Thèbes, et un prêtre de Zeus. Celui-ci dit au roi pourquoi le peuple se presse autour des autels de Zeus : « La ville, tu le vois, est trop secouée, elle ne peut plus relever la tête, elle s'enfonce sous le flot meurtrier ; les fruits du sol périssent en germe, les bœufs périssent au pré et les enfants dans le sein des femmes. La plus odieuse déesse, la Peste porte-feu, s'est jetée sur la ville ; elle la talonne, elle vide la maison de Cadmos. Le noir Hadès s'enrichit de nos pleurs et de nos plaintes... Maintenant, très puissant, très cher Œdipe, tous prosternés nous t'en supplions, trouve-nous un remède, qu'importe que te l'enseigne un oracle divin ou un simple mortel, car je sais que souvent sont efficaces aussi les conseils des hommes d'expérience... Redonne à notre ville une vraie sécurité » (pp. 643-644, traduction de J. Grosjean). Œdipe qui est devenu roi, pour avoir délivré Thèbes du tribut qu'elle devait payer au Sphinx, entreprend aussitôt de rechercher ce qui a pu provoquer ce fléau. Il apprendra peu après de Créon, son beau-frère, qui a été consulter l'oracle de Delphes, que Phébus « commande d'extirper de ce sol la souillure qu'il nourrit » en punissant le meurtrier de l'ancien roi Laïos dont la mort n'a pas été vengée. « Car c'est ce sang versé qui tourmente la ville ». Il promettra alors d'éclaircir cette affaire mais devra comprendre, grâce au devin Tirésias, que ce fut lui qui, abandonné à la naissance, a accompli, dans l'ignorance, une ancienne prédiction de l'oracle, en tuant celui qui était son vrai père, puis en épousant sa mère, devenant ainsi parricide et incestueux, indigne donc de régner. L'épidémie de peste a été l'instrument du rétablissement de la justice. Œdipe est certes victime d'un aveugle destin mais il reste coupable, il doit subir une fatalité qu'il ne peut maîtriser mais dont il n'a pas le droit de se plaindre.

Les significations des épidémies, tant dans l'*Illiade* que dans *Œdipe roi*, sont ainsi assez voisines. Dans chacune de ces deux œuvres, elles servent à révéler des faiblesses déjà existantes des entreprises et associations humaines, des crises latentes des sociétés, des fautes

anciennes des hommes, la tyrannie d'Agamemnon dans l'épopée, le crime d'Œdipe dans la tragédie. Elles sont le signe annonciateur du besoin inaltérable de justice.